

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

RENÉ PUPIN

Analyse et réfutation de la théorie de la valeur de Karl Marx

Journal de la société statistique de Paris, tome 84 (1943), p. 273-278

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1943__84__273_0

© Société de statistique de Paris, 1943, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/legal.php>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

V

VARIÉTÉ

Analyse et réfutation de la théorie de la valeur de Karl Marx.

La notion de la Valeur et des Prix est au centre des études économiques et sociales. Étroitement liée aux régimes du Capital et du Revenu, du Travail et de la Propriété, de la Production, de la Consommation et de la Circulation, elle commande dans tous ces secteurs des jugements sains ou erronés, suivant qu'elle enfonce ses racines dans un terrain d'erreur ou de vérité. C'est sous l'empire de ces considérations que nous avons cru utile, après beaucoup d'autres, d'analyser une théorie acceptée d'enthousiasme et à main levée par une foule de disciples qui la connaissent aussi peu qu'ils la comprennent : la théorie de la valeur de Karl Marx, dont on sait le retentissement et les lointains échos.

Quel'on nous permette tout d'abord, de définir l'objet de cette étude :

La valeur est une qualité propre à tout objet utile ou désirable, susceptible d'échange et d'appropriation.

Tout ce qui ne répond pas à l'une des deux premières et aux deux dernières conditions est dépourvu de valeur. On a trop souvent établi des distinctions — valeur d'usage, valeur d'échange, valeur vénale, valeur intrinsèque — qui ont plutôt embrouillé les problèmes sociaux qu'elles ne les ont éclairés.

La Valeur étant une qualité précise, existe ou n'existe pas, mais il n'est qu'une valeur et pas deux.

Le vocabulaire économique est suffisamment pourvu et n'a que faire de substituts équivoques : il possède le mot « Utilités » qui vaut beaucoup mieux que « valeur d'usage », expression capable de semer la confusion dans les esprits. L'air a une valeur d'usage, mais il est dépourvu de valeur parce qu'il échappe à l'échange et à l'appropriation.

Valeur d'échange? Valeur vénale? Pourquoi se perdre dans ces variétés alors que nous disposons du mot Prix, clair et intelligible pour tous?

Les Prix sont l'expression, en monnaie, des valeurs déterminées.

La Valeur, avons-nous dit n'est qu'une qualité; dès que la notion de quantité, dès qu'un coefficient de valeur intervient, le Prix fait son apparition, exprimant une valeur déterminée. Mais ici, l'on aperçoit de suite deux types de prix : 1° le Prix courant (prix demandé ou affiché) fixé unilatéralement par le vendeur et parfois nominal; 2° le Prix pratiqué qui marque l'accord de l'acheteur et du vendeur, nécessaire à tout échange. Le premier est une indication, le second est une réalité. Il est enfin un troisième type de Prix, le Prix de revient, qui sert le plus souvent à la détermination des deux autres, détermination qui dépend en même temps du « pouvoir d'achat » et du « désir d'achat » des acquéreurs. En

cas de crise, le prix de vente peut tomber accidentellement au dessous du prix de revient, mais c'est heureusement l'exception.

Ces lignes générales établies, nous pouvons aborder plus librement l'examen de la Théorie de la Valeur développée dans « le Capital », en nous rappelant toutefois que l'ouvrage vise des fins politiques et sociales plus que des buts économiques et que deux générations ont vu le jour depuis sa parution (1).

Analyse et Réfutation.

Ne pouvant reproduire intégralement le texte de l'auteur, nous en citerons ici, sous chaque titre original, les parties essentielles, notamment celles qui sous forme de propositions, affirmations et conclusions, ne sont l'objet d'aucune réserve ou restriction conditionnelle dans l'exposé général.

CHAPITRE I (LA MARCHANDISE)

L'auteur débute par une définition de la marchandise « objet qui, au lieu d'être consommé par celui qui l'a produit est destiné à l'échange et à la vente ». L'analyse de la marchandise sera donc le point de départ de son étude.

Valeur d'usage et Valeur d'échange.

Texte : « L'utilité d'une chose; utilité qui provient des qualités naturelles de la chose et apparaît dans son usage ou sa consommation fait de cette chose une *valeur d'usage*. »

L'utilité d'une chose en fait une valeur d'usage, soit; mais cette utilité ne provient pas seulement de ses qualités naturelles; elle résulte encore de l'intelligence des inventeurs, des cadres de maîtrise et du travail qui ont amené cette chose à sa forme définitive. Observons de suite qu'une « valeur d'usage » ne peut être la même pour tous les usagers, et qu'elle varie à l'infini dans le jugement du public consommateur, suivant les besoins et les goûts de chaque individu.

« La proportion variable, dans laquelle des marchandises d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre, constitue leur *valeur d'échange*. »

Pour incomplète qu'elle soit, cette définition est acceptable.

Valeur, sa substance.

« Comme valeurs d'usage, les marchandises sont avant tout de qualité différente; comme valeurs d'échange, elles ne peuvent être que de différente quantité. Les propriétés naturelles, la valeur d'usage, mises de côté, il ne reste plus aux marchandises qu'une qualité, celle d'être les produits du travail. »

Cette séparation ne correspond pas à la réalité; en fait, toute valeur d'échange est conditionnée par une valeur d'usage — élément subjectif — par le degré d'utilité que chaque acheteur attribue à l'objet qu'il désire.

« Dans leur échange (les marchandises) et c'est ce qui caractérise le rapport d'échange, on ne regarde pas leur utilité respective, mais seulement si elles se trouvent respectivement en quantité suffisante. »

Constater le rapport de la valeur qui peut exister à un moment donné entre la marchandise dont on a besoin et telle ou telles autres dont on n'a que faire, n'est pas œuvre humaine, mais ouvrage ou fantaisie de théoricien à sa table de travail.

Il est donc inexact de dire que les marchandises, comme valeurs d'échange, représentent seulement un rapport de quantité. Autant prétendre qu'un homme qui dépense 1.000 francs par mois pour son alimentation, se déclarera satisfait si on lui remplace son contingent alimentaire par un contingent vestimentaire de même valeur; le compte y est mais que faites-vous de l'estomac? Qui donc se soucie, en prenant place, à une table de restaurant, de « l'équivalence » en blé, en fer, ou en cuir, du déjeuner qu'il se fait servir. Les mets que vous consommez ici ont, sans contester, une valeur d'usage et incontestablement aussi une valeur d'échange, puisqu'un déjeuner d'une part et une somme d'argent d'autre part changent d'appropriation. Nous insistons sur cet étrange postulat, car il va étayer l'édifice artificiel d'une « théorie de la valeur » qui, à son tour, favorisera des doctrines insidieuses présentées sous un patronage scientifique.

Au point de vue valeur, quelle que soit l'utilité particulière des marchandises, l'auteur du Capital n'y voit que du travail et du temps de travail, sans aucune distinction entre les produits de « l'ébéniste, du maçon et du laboureur » :

(1) Comme tous les prophètes qui annoncent un grand nombre d'événements et de transformations, l'auteur a prévu des faits qui se sont réalisés et d'autres qui n'ont pas vu le jour.

En 1880-70, la grande industrie venait de faire son entrée dans le monde, elle a, depuis 1890 surtout, marché à pas de géant et posé des problèmes économiques et sociaux que l'on n'apercevait qu'à demi ou pas du tout il y a cinquante ans.

« Écartant ainsi dans ces travaux leur physionomie propre, il ne nous reste plus que leur caractère commun : ils sont dès lors, tous ramenés à une dépense de force humaine de travail, c'est-à-dire à une usure de l'organisme de l'homme, sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée. »

Cette usure de l'organisme humain prend ici, dès l'abord du problème, un tour assez tendancieux. Depuis des millénaires, le Travail est la loi de l'homme, qui a toujours peiné pour soi et pour les siens, avant la naissance de la grande industrie et la division du travail qui ont apporté un mieux-être certain à toutes les catégories de salariés jusqu'à la guerre mondiale de 1914. Et si le labeur est la loi générale, le temps nous use plus sûrement que le travail régulier. Il est même des travaux qui entretiennent beaucoup mieux notre vigueur corporelle que ne le ferait l'oisiveté. Nous laissons de côté; cela va de soi, les cas particuliers qui doivent retenir l'attention du législateur soucieux de la santé publique.

Grandeur de la Valeur, temps de travail nécessaire socialement.

« La substance de la valeur est le travail; la mesure de la quantité de valeur est la quantité de travail, mesurée elle-même par la durée, par le temps de travail. »

Voilà qui est péremptoire. Examinons les deux termes de cette affirmation catégorique. Le premier d'abord « la substance de la valeur est le travail ». Le travail est assurément l'un des éléments essentiels de la valeur incorporée dans les marchandises, mais il n'est pas seul, il n'est pas tout. Dans un groupe de quatre personnes, il est facile d'en fixer une, exclusivement, et d'ignorer les trois autres. C'est apparemment ce que fait Karl Marx.

Quiconque a étudié avec quelque sérieux les prix et la valeur d'échange, ne peut ignorer que celle-ci et ceux-là se composent de quatre éléments objectifs du seul côté de la production :

1° Le Travail humain; 2° le Travail de la machine; 3° les Impôts; 4° le Profit.

Du plus petit objet au plus grand, du meilleur marché au plus cher, on retrouve toujours, dans toute marchandise, ces quatre éléments, en temps normal, ou les trois premiers, en temps de crise, quand le bénéfice disparaît.

Dans toute vente, la valeur, ou prix de vente de la marchandise est partagée entre trois ou quatre parties prenantes : l'ouvrier, la machine, l'État et le chef d'entreprise (ce dernier étant le seul qui soit parfois exclu du partage dans le cas de crise, ou de pertes accidentelles; mauvaises créances, mévente, etc...).

Si le mot « salaire de la machine n'est pas entendu par tous, nous le remplacerons par un vocable plus courant « amortissement » qui figure dans tous les bilans. La notion de l'amortissement s'affirmait déjà à l'époque de Marx; elle s'impose bien autrement aujourd'hui (1). Et précisément, un auteur qui vient d'écrire que le travail est une usure de l'organisme humain, ne peut pas ignorer l'usure des matériels et des machines (ou leur désaffectation) infiniment plus rapide que celle de l'homme (de trois à quinze ans au lieu de trente, ni le fait que l'homme est usé en trente, quarante ou cinquante ans par « le temps d'existence », par le temps qui n'établit pas de distinction entre employeurs et employés réalisant l'union dans la mort, de ceux que l'on s'applique à opposer dans la vie.

Ainsi, tandis que la valeur des marchandises est faite de quatre éléments (1), visibles au grand jour de l'objectivité, Karl Marx ne voit qu'une substance unique, le travail et qu'une mesure pour cette substance, le temps de travail. Avec une telle unité de mesure, l'objet le plus cher, ne sera ni le plus beau, ni le mieux fait, ni le plus utile ou le plus rare, contrairement à ce que vous pouvez penser, mais celui sur lequel on se sera attardé le plus longtemps. Que devient devant cette puissante affirmation la maxime britannique « Time is money »?

Et pour compléter sa pensée, l'auteur ajoute « La grandeur de la valeur d'une marchandise ne changerait pas si le temps nécessaire à sa production restait le même. » Vraiment? Et la mode? Qu'en faites vous? Car elle ne se laisse pas oublier dans la fixation des prix (valeur d'échange). Tel vêtement confectionné payé 1.000 francs en janvier sera soldé à moitié prix en novembre parce que la mode aura changé. Et les mouvements saisonniers? Les fourrures, le charbon, le bois de chauffage ne se vendent-ils pas à meilleur prix au début de l'hiver qu'au commencement de l'été? Que vient faire ce fameux « temps de travail » en l'occurrence? Il n'a pas augmenté ou diminué d'une seconde, puisqu'il s'agit de la même marchandise, vendue à des prix très différents à six mois d'intervalle!

Interrogez cent acheteurs des mille et une choses utiles dont la somme représente « le coût de la vie ». Demandez-leur si, allant chez le boucher, le boulanger, l'épicier; chez le tailleur, la modiste ou le cordonnier; chez leur médecin ou leur pharmacien; demandez-leur s'ils se sont enquis du « temps de travail » affecté à la marchandise qu'ils vont acquérir. Non? Vraiment pas? Vous n'y avez pas songé? Mais alors vous n'êtes que des enfants puisque vous ne vous souciez même pas de l'unique chose qui fait le juste prix de vos acquisitions. Et vous promenez ainsi votre belle insouciance de magasin en magasin d'un bout de

(1) Salaire, Impôt, Amortissement, Profit. Nous ne citons pas les matières premières parce que leur valeur est faite aussi bien de ces mêmes éléments.

l'année à l'autre, payant et décaissant sans contrôle ! Telle est bien l'image de 40 millions de Français et, disons-le à notre décharge, de beaucoup d'autres peuples, si Marx projette la lumière de la vérité. Mais nous inclinons à croire que l'acheteur pense surtout à ses besoins, à ses goûts, à ses convenances, qu'il recherche des produits de qualité plus que « des heures de travail » et qu'il est excusable, après tout, de régler ses dépenses sur de tels objectifs.

La *qualité*? Comment l'ignorer, comment l'oublier dans un examen de la valeur, alors que ces deux mots sont presque synonymes? On retrouve là cette psychose morbide qui entend imposer à l'homme intellectuel et physique un nivellement que la nature repousse à toute heure et en tous lieux. Car, la loi de la nature est l'inégalité des forces et des aptitudes, la variété et l'inégalité des facultés et des mérites de chacun, affirmées partout dès nos premiers pas (1). Mais le faux dogme de l'égalité naturelle des individus entraîne logiquement à sa suite celui de l'uniformité du travail ou des produits et conduit infailliblement à l'apologie de la médiocrité; par ce chemin, les civilisations qui se sont élevées du brut au raffiné, redescendent du raffiné au brut, c'est-à-dire aux premiers âges. Dogme de régression et d'immoralité puisqu'il tend à supprimer les efforts vers le bien et le mieux; dogme néfaste pour tous et particulièrement en un pays comme la France qui s'est acquis au cours des siècles, une réputation méritée dans le double domaine des objets de qualité et des produits de l'esprit.

La nature au travail, la nature toujours active ne produit que des inégalités, qu'il s'agisse de l'homme, du règne animal, végétal ou minéral. Voici un fruit qui vaut 20 francs, à côté de lui, un autre, portant le même nom générique, se vend 2 francs seulement, parce qu'il est moins beau, moins gros, moins savoureux. Derrière le nom générique, vingt appellations différentes marquent les espèces et nous rappellent la loi de diversité écrite par la Nature et par la Providence.

.....

Dans ce même chapitre, nous trouvons une excellente observation, qui telle quelle, cependant reste incomplète : « Enfin, aucun objet ne peut être une valeur s'il n'est pas utile, si un objet est inutile, le travail qu'il renferme ayant été dépensé inutilement ne crée pas de valeur. »

Cette distinction est de première importance : quand on songe au travail, il faut toujours ajouter à ce mot l'adjectif « utile ». Le travail utile est une grande chose, le labeur inutile n'est rien, et moins que rien car il est dommageable pour tous. Mais l'énoncé qui précède se montre insuffisant; nous le compléterons ainsi « aucun objet ne peut être une valeur s'il n'est pas utile ou *désirable*. L'utile, seul, est trop exclusif; il faut y adjoindre tout ce qui est agréable et désirable. L'utilité du tabac, d'une gerbe de fleurs, d'une dentelle ou d'un objet d'art peut être repoussée avec d'excellents arguments : nul pourtant ne contestera leur valeur.

Mais voici, toujours au même chapitre, un passage fort inattendu de Karl Marx, où l'auteur aperçoit si bien l'harmonie des intérêts économiques, que l'on croit lire une page de Bastiat :

« Bien qu'exécutés indépendamment les uns des autres d'après la volonté et pour le compte *privé* de leurs producteurs, sans rapport apparent, ces diverses spécialités de travaux utiles s'affirment comme les parties se complétant les unes les autres, du travail général destiné à satisfaire l'ensemble des besoins sociaux.

« Les métiers individuels dont chacun ne correspond tout au plus qu'à une catégorie de besoins et dont la variété indispensable ne *résulte d'aucun arrangement*, forment dans leur totalité, comme les anneaux du système social de la division du travail *s'adaptant à la diversité infinie des besoins*.

« De la sorte, les hommes travaillant les uns pour les autres, leurs travaux privés revêtent par cela seul un caractère social. »

Peut-on voir dans cette dernière phrase autre chose qu'un hommage — involontaire sans doute — à la société capitaliste aussi bien qu'au libéralisme, si malmenés dans tout l'ouvrage?

Réduction de tous les travaux à une certaine quantité de travail simple.

Sous ce titre, l'auteur s'efforce de nous faire entendre que le *travail supérieur* (celui du technicien instruit) peut toujours être ramené à une quantité plus grande de *travail simple*. De même que $1/4 = 2/8$, une journée de travail supérieur = 2 journées de travail simple. N'avons-nous pas appris que le temps de travail est la seule mesure de la valeur? Le talent, l'adresse, l'habileté indispensables à certaines productions semblaient se dresser comme un obstacle sérieux devant l'étalon marxiste de la valeur... Mais non : dix lignes alertes, le cavalier enlève sa monture et voilà l'obstacle franchi. Après quoi, le lecteur indépendant pensera comme devant que cent heures données à un colleur d'affiches pour peindre un beau tableau n'en feront point un artiste de talent.

(1) La seule égalité absolue que l'on doive s'efforcer de réaliser est l'égalité devant la loi. Dans les autres domaines, l'on ne peut que s'appliquer à atténuer les rigueurs de l'infortune imméritée.

La valeur réalité sociale, n'apparaît que dans l'échange.

L'échange est assurément le meilleur moyen d'affirmer la valeur, de la préciser, de la fixer, de la confirmer. Toutefois, nous nous trouvons ici en présence d'une affirmation trop restrictive : à défaut d'échange, le prêt sur gage, l'hypothèque, le warrant, sont autant de signes ou d'opérations qui attestent la valeur, réalité sociale et réalité privée. Individus et sociétés procèdent à des inventaires et dressent des bilans (où l'échange n'a rien à voir) et qui n'ont d'autre objet que de mettre à jour les valeurs d'un capital.

Sous ce même titre, de longs développements attestent une pensée obsédée par la vision du troc qui n'était pourtant pas d'un usage courant en Allemagne ou en France avant 1870. Une belle et saine monnaie métallique avait cours et tous les échanges s'effectuaient en deux temps, par une vente contre monnaie, suivie longtemps après, parfois d'une cession de monnaie contre une autre marchandise dont on ne prévoyait pas l'acquisition lors de la première opération. Ce processus, facile à observer, est ignoré — volontairement sans doute — dans le premier chapitre du Capital, et l'on s'étonne moins ainsi qu'il ne soit tenu aucun compte des besoins, désirs et exigences de l'acheteur dans la fixation de la valeur, ramenée toujours et dans tous les cas à la commune mesure du « temps de travail ».

Au chapitre IX, la thèse finale se dessine : la théorie de la valeur prépare celle du sur-travail et de l'exploitation du travailleur libre par le capital « affamé du surtravail ».

Il nous reste à conclure. Le lecteur qui étudie attentivement le premier chapitre du Capital (Théorie de la valeur) a l'impression qu'il suit à la fois deux chemins : l'un frappé de lumières et d'obscurités alternées, l'autre, souterrain, tracé sous le contrôle de l'idée préconçue, vers un but doctrinal : le premier donnant à l'ouvrage son apparence scientifique, le second accusant davantage le caractère militant de son auteur.

Tantôt la dialectique retient votre suffrage, mais l'instant d'après, l'on se sent conduit en un laboratoire obscur qui déconcerte le jugement. Cheminant ainsi, d'étape en étape, le doctrinaire se fait plus autoritaire et impose au lecteur fatigué, des affirmations péremptives qui tiennent lieu de démonstration.

Le processus est habile, mais à le bien analyser, on remarque, sans aller très avant, que la conclusion est antérieure aux prémices. De toute évidence l'esprit de thèse dépasse le sens objectif.

La conception de la valeur et de toutes les valeurs constituées exclusivement par le « temps de travail » est en opposition flagrante avec le spectacle que nous montrent tous les échanges dictés par des considérations personnelles de besoins, de goûts et de convenances. Elle est dangereuse, en outre, parce qu'elle peut conduire à la conclusion, digne de Malthus, qu'il suffit de ralentir le travail utile (ou productivité) pour créer de la valeur unitaire et mercantile. Par la raréfaction on obtient, en effet, un relèvement du prix de l'unité produite, mais au grand dommage des besoins généraux qui ne peuvent plus être satisfaits.

Sauf le cas de surproductions, on doit donc considérer les restrictions volontaires (malthusianisme économique) comme des entreprises regrettables et préjudiciables à la collectivité nationale.

A supposer que les lacunes de Karl Marx soient involontaires, ce qui serait un hommage à sa bonne foi autant qu'un outrage à son esprit d'observation, les points les plus dignes de critique, dans ce chapitre I consacré à la Valeur semblent se présenter dans cet ordre ; d'abord, la cloison étanche dont il sépare la « valeur d'usage » de la valeur « d'échange » ; ensuite, cette mystique de la quantité qui veut ignorer les mérites de la qualité ; la façon dont il présente l'échange (lequel se fait réellement en deux temps et contre monnaie) sous l'aspect du troc ; cette phobie de la diversité et de l'inégalité (lois naturelles) en face des produits ou des individus ; sa cécité devant les quatre éléments objectifs de la valeur dont il n'admet qu'un seul (le travail du salarié) ; son mépris pour le labeur intellectuel ; enfin la facilité avec laquelle il mêle les truismes aux affirmations les plus osées : tout cela conduisant, à côté de vérités évidentes semées en cours de route, à des constructions artificielles ou arbitraires en marge de la vie économique et des aspirations naturelles de l'homme.

René PUPIN.

ANNEXE

Mouvement des Prix des Marchandises aux États-Unis depuis 1865
(nombres-indices du Bureau of Labor).

1865	132	1886	56	1907	65,2
1866	116	1887	56	1908	62,9
1867	105	1888	57	1909	67,6
1868	98	1889	57	1910	70,4
1869	94	1890	56,2	1911	64,9
1870	87	1891	55,8	1912	69,1
1871	83	1892	52,2	1913	69,8
1872	84	1893	53,4	1914	68,1
1873	84	1894	47,9	1915	69,5
1874	81	1895	48,8	1916	85,5
1875	78	1896	46,5	1917	117,5
1876	72	1897	46,6	1918	131,3
1877	68	1898	48,5	1919	138,6
1878	62	1899	52,2	1920	154,4
1879	59	1900	56,1	1921	97,6
1880	65	1901	55,3	1922	96,6
1881	64	1902	58,9	1923	100,6
1882	66	1903	59,6	1924	98,4
1883	65	1904	59,7	1925	103,5
1884	60	1905	60	1926	100
1885	57	1906	61,8	1927	95,4

Nota. — Les prix sont l'expression de la « valeur d'échange » des marchandises à un moment donné.

Il suffit d'examiner ce tableau et les variations de prix très importantes, en hausse ou en baisse, qui se produisent d'une année à l'autre, ou dans des périodes de cinq, dix, vingt-cinq ans, pour se convaincre :

1° Que le travail (quelle que soit son importance relative) n'est qu'un seul des quatre éléments objectifs du coût de production et de la valeur d'échange (prix);

2° Que la somme de ces quatre éléments objectifs est constamment modifiée, en plus et en moins, par une quantité d'autres éléments objectifs et subjectifs : abondance et rareté; mode et désaffectation; pouvoir d'achat et besoins de trésorerie; crédulité et scepticisme; nouvelles des récoltes (vraies ou fausses) découvertes scientifiques, progrès du machinisme, craintes de guerre, état de guerre, prévisions de paix, etc...